

Sentir combien ma position seroit embarrassante si je devais tarder à recevoir les
pleins pouvoirs plus tard que demain ayant déjà _____
tant temps à gagner. Agrezz M^r le Due, l'expressez de ma haute considération.

au même 2^v

Monsieur le Due,

Prague le 29 Juillet 1813.

J'ai vu M^r de Metternich à 4 heures. le jour même de mon arrivée
immédiatement après, il m'a rendu une visite et j'ai dîné chez lui avec M^r de
Marboume et toute notre légation.

Dans toutes les conversations que j'ai eues ce jour-là avec M^r de Metternich
il m'a toujours intermis fort mesuré qu'il regrettait d'autant plus qu'on eut
déjà passé tant de temps, qu'il n'y avait aucun moyen de proroger l'armistice
et que le 10 août ferait pour Napoléon comme pour l'autre, le terme passé.
Lorsque l'armistice ferait évidemment la question il protestera son désir de la paix
de l'intention où il était d'y contribuer de tout le moyen de l'Autriche et
partout ce qui dépendait de lui personnellement; tout cela d'autre d'un homme
peintre de son sujet; il y a ajouté beaucoup de choses obligantes pour moi, je
me suis tenu dans les mêmes termes.

Sur nous attendions le retour de M^r de Broglie, n'ayant pas encore eu de
pouvoir, il fallait gagner du temps sans donner de soupçon. J'ai profité de
l'offre que m'avait faite M^r de Metternich d'aller le voir sans cérémonie. Je
voulai souder ses vues sur le sujet dont nous devions nous occuper, et celle
des Plénipotentiaires alliés sur la manière de nous voir et de traiter les affaires.

En entrant dans son Cabinet il prit ses pouvoirs, me les présenta et
me dit, voulez-vous pour abréger tout le bavardage prendre comme base de ce
pouvoir, me nommez le votre, et nous ensuite de leur échange, je déclinais
la préposition en lui disant que je venais lui faire une simple visite de courtoisie
pour profiter de la commission qu'il m'avait donnée de le voir quand je voudrais,
que M^r de Marboume qui avait déjà commencé à traiter avec lui cet échange
de pouvoir se chargeait de terminer cette affaire, et qu'il lui demanderait à
cet effet un entretien dans la journée. Il ne fit plus question de ces objets. V. C.
trouvera dans la dépêche que nous lui écrivons en commun; M^r de Marboume
et moi, tout ce qui s'est passé relativement à cette question.

M^r de Metternich revint sur le peu de temps qui nous restait, sur les événements
qui ne manquent selon lui, ni de l'Autriche, ni de l'allié, enfin sur la
nécessité d'éviter la forme inutile, afin de pouvoir s'entendre avant le
10 août, terme, me répéta-t-il, que rien ne ferait prolonger aux alliés, ni à
l'Autriche qui ne nous ait laissé écraser. Si la paix ne se faisait pas, nous
ne pouvons rester neutre, a-t-il ajouté, sous nos deux idées chez nous, et nous
désirions au plus près du monde intérêt, la paix seule offre à tous les Etats,
sécurité pour l'assaut, et c'est le seul avantage quel des gens raisonnable
veulent prendre. Il a ensuite parlé de l'intérêt que l'Autriche devait prendre
au fort de sa puissance intermédiaire, il a dit qu'elle n'en devait pas à la Russie,
dont le climat autant que le froid assurait l'indépendance, il a rejeté
qu'il mettrait au besoin tout l'appui de l'Autriche contre l'excitation
d'une révolution de l'autre, mais que rien ne pourrait prolonger la question passé
le 10 août, le mouvement de concentration de l'armée Autrichienne, celui de la
position de l'armée alliée exigeant que les choses soient décidées à cette époque.
De prévoir de l'autre m'a-t-il moreover dit, sans rien prétendre sur le résultat car une
réconciliation peut-être faite par l'empereur Napoléon que le 10, cette fois
fera la paix ou la guerre. il a été plusieurs fois qu'il se ferait un devoir. Et

un point d'homme de nous perdre d'avance, que aucun ne pourrait être dépassé.

M. C. voit qu'il m'aime le même langage qu'à M. De Metternich, mais il m'approuve avec moi et est envoi plus tard.

Je me suis borné à écrire cela, tout à la hâte que le ton de la conversation avait toute la mesure impossible. D'autant plus qu'ensuite, tout le caractère d'un entretien.

Nous en résuons les points sur lesquels M. De Metternich s'explique de manière à ne pas laisser le moindre doute.

Le 10 aout est un temps d'offre, et jusqu'à la date de la paix ne font pas passer la guerre.

Enfin elle est préparée à la guerre, elle n'espérait toute la chance, et croit pouvoir la faire avec avantage.

On m'a logé au Palais de Malthe, que madame la grande-duchesse d'Oldenbourg a occupé pendant son séjour ici.

Le Due d'Orléans
à S.E. Mme Due de
Babiano. — b.

Monsieur le Due.

Prague le 2 aout 1813
(à une heure du matin)

Je renvoie V. E. l'achiffre qu'elle a bien voulu me montrer.

M. De Metternich est revenue ce matin chez moi, après avoir causé avec long temps de choses indifférentes, il m'a demandé si nous ne répondions pas par écrit à sa dernière note, pour lui donner le moyen de convaincre les autres plénipotentiaires, il m'a parlé de la difficulté de faire entendre raison à des gens qui se battent sur des usages réunis tournent à condamner la forme la plus officielle, et qui offraient contrepunt le plus de garantie à chaque partie. Enfin à tel ajouté, quel motif avez vous pour ne pas donner pas d'ordre, ce que vous déclarez verbalement? peut-on refuser de répondre officiellement sur l'objet de forme, qu'un médiateur est obligé de communiquer à un tiers? Je lui ai répondu très sérieusement que M. De Metternich et moi, nous désirer à l'heure qu'il pourrait nous recevoir lui répondre très officiellement tout ce que nous lui avions déjà dit avant hier, puisque la note qu'il nous avait envoyé le fut fait n'était pas, comme son contenu aurait pu nous le faire penser, l'avis du prochain échange de nos pouvoirs, il n'a assuré qu'il cherchait tout le moyen d'amener cet échange. Je crois qu'il le devine, mais il paraît que les autres plénipotentiaires, notamment M. D'Anstett, ont des instructions très positives, pour ne rien faire que pas écrit. Ce dernier pensait-il que cette marche leur ferait plus avantageuse? il semble difficile de croire que ce soit dans le but de tout montrer à l'Angleterre, car ce ferait se trop lèver le malice).

Yer le chomment

Prague le 4 aout 1813. au soir.

Monsieur le Due,

à M. De Babiano.

M. Gérard m'a remis les lettres dont V. E. l'avait chargé pour moi, nous le reçus d'abord quand il aura mis peu.

M. De Metternich a dit au jourd'hui chez M. De Metternich, nous avons eu après le dîner une conversation dont voici le résumé, il m'a dit qu'il voyait à regret que nous ne voulions pas la paix, et que c'était un parti pris de nos ennemis; qu'il était à lui d'insister, que nous n'avions voulu que gagner du temps qu'il n'y avait plus à perdre à me prolonger l'armistice, il a ajouté que la situation actuelle des choses, donnant le moyen de s'entendre d'une manière à la fois si convenable, pour tout le monde, et si honorable pour l'Empereur; rejoindras comme nous le faisons tous le moyen de rapprocher considérablement par l'usage, c'était pourtant clairement que nous ne voulions que la guerre. Il a encore ajouté qu'aujourd'hui de toute personne qui voudrait réfléchir, notre position et celle de nos adversaires étaient bien différentes; que les batailles perdues pour eux ne les feront pas signer une paix différente de la paix raisonnable qu'on pourrait faire aujourd'hui, et qu'une seule bataille perdue par nous changerait tout abîmement la question.

M. De Metternich l'aust tout ce qu'il m'a dit, a eu l'air de ne plus croire qu'on eut le temps de s'expliquer, envoi moins de conclusion. Je lui ai répondu en lui rappelant que lui-même pensait et me distrait, il y a peu de jours, qu'il ne ferait jamais trop tard, que le génie de l'empereur trouverait même au dernier

moment le moyen de tout concilier, il m'a fait entendre que les choses étaient
maintenant poussées trop loin pour qu'il puisse encore conserver cet esprit.
M^r De Metternich a aussi parlé dans le même sens à M^r de Sturzoune.

à M^r le Duc de Bassano.

8

Monsieur le Duc,

Prague le 6 août 1813.

Le Prince de Schwartzemberg qui est venu plusieurs fois chez moi, et que j'ai rencontré ailleurs. J'étais trouvé plus tôt à tête avec moi; la conversation fut naturellement tombée sur les affaires du moment. Il m'a dit qu'il ne chahutait point à inter dans le secret de la diplomatie, mais qu'il en y allait par le droit appartenir, il voyait avec regret que nos négociations n'avaient point fait avancer, il a ajouté qu'il était bien sûr que cela ne dépendait ni de l'Empereur son maître ni de M^r de Metternich, que l'Autriche dans toute cette question n'avait voulu que la paix, puisque la prolongation de la guerre devait mettre le feu aux quatre coins de l'Europe; que l'Empereur François déplorait qu'il avait vu depuis l'Empereur Napoléon, et que sa fille fait heureuse, portait avant tout à songer à la sécurité d'un père qui aime beaucoup sa fille; que le souverain amera du passé avait fait place à un sentiment d'affection et d'admiration; mais qu'il ne pouvait pas se dissimuler que si la France ne profitait pas de la circonstance actuelle pour faire une paix honorable, il n'y a point de doute que c'était dans l'intention d'arriver le monde entier, et qu'alors cela disait nécessairement à chaque, de défendre sa maison; que la guerre deviendrait générale, tandis qu'on s'était toujours flatté que l'Empereur Napoléon mettrait un terme aux malheurs présents. Il a ajouté que l'Empereur François voyait avec regret depuis deux mois, qu'en lieu d'espérer un pas vers la paix, comme on devait s'y attendre, nous ne voulions que gagner du temps et prolonger la guerre, dans cette conversation fort mesurée de ton et d'expression, au moyen d'une de réflexion qui pourraient ne point laisser de doute sur ses bonnes intentions. Je lui ai fait sentir que l'Autriche se hâtait de toutes les chances pour la Russie qui l'opposait dans l'occasion. J'ai même fait sentir que l'Autriche pourrait en se bornant à observer les événements, et ne se bouillant pas avec elle, avec nous, et retirer de la circonstance actuelle des avantages personnels qui contrevaudraient mieux que toutes les chances qu'elle allait avoir si, gratuitement, nous étions quittes qui n'était pas la vérité. Sans traiter la question de la paix ou de la guerre, j'ime murmuré plus positive que la position de général en chef ne le laisse permettre venir à nous, il m'a répondu qu'il n'y avait d'avantage pour personne que dans la paix, que c'était l'âge grand intérêt, puisque c'était le seul moyen d'obtenir la garantie l'impegnement de croquis que l'ordre des malheurs avait trop ralenti leur esprit pour que le souverain puisse s'abandonner dans cette grande question, que d'autre part l'avait trop ministériel en Europe que la paix ne mettait pas un terme à la situation actuelle, chaque puissance serait successivement notre victime.

Il m'a dit du baron de M^r de Metternich, il a sorti de l'intention loyale de l'Empereur, en ajoutant que son désir de la paix et d'une fixation définitive pour tout le monde, était trop commun pour que son opinion puisse être suspecte.

à M^r le Duc de Bassano

9

Monsieur le Duc,

Prague le 6 août 1813.

J'ai exigé l'ordre de l'Empereur, M^r de Metternich m'a donné l'apartheid que tout ce que j'allais lui dire serait secret, et ne pourraient jamais être ni registrés ni cités. Il a exigé de moi le même engagement au nom de mon gouvernement, je l'ai pris.

Après n'avoir écoute attentivement, il m'a dit qu'il recevait cette communication comme une marque de haute confiance que son maître apprécierait, mais qu'il regrettait que l'Empereur n'eût pas jugé à propos de faire cette révélations à l'époque de mon arrivée, qu'il y avait alors le moyen de consulter la Russie et la Prusse, si on le fut intérêt, tandis qu'il ne restait que 3 jours, qu'il irait, demander audience à ce que je lui dirais à l'Empereur son maître, qui s'apprêtait à dérouler ses plans à ses heures, et qu'il l'aurait de me faire connaître ses projets subordonnés à ce qu'il m'avait dit sur le terme du 10, et sur l'impossibilité pour l'Autriche de rester neutre, il a fait l'observation que cette question était fort délicate à traiter avec nous, qu'il fut été plus simple que l'Empereur Napoléon proposait ce qu'il jugeait convenable.

Jolui ai respondu quela question me paraissait étre si simple que son souverain ne se refuseroit pas à y répondre, puisque le cabinet austrichien faisait certainement queller l'ant la prétention qu'il ne pourroit pas.

M^r de Maussion partira aussitot que Jaurai une réponse.

Au moins 10 juillet

à M^r le Due de Bawaro

13.

Jeprie V. C. &c.

Prague le 7 Aout 1813.

Le Lieutenant Gal Ousvaroff premier aide de camp, Gal de l'Empereur de Russie, qui revint des eaux d'Agra où il a passé 3 semaines, et qui servit au quartier gal est venu ce matin en frac, mesme comme une ancienne connaissance, m'a-t-il dit. Il répète que l'Empereur désire sincèrement la paix, il n'a pas fait de voyage d'Erfort, et témoigne sur regret que les choses eustent trop changé depuis. C'est un brave homme qui a peu d'esprit, mais qui a eu celui d'être toujours dans une très bonne ligne, et en des plus dévoués à attacher l'obéissance de son maître.

Il résulte de ce que j'ai pu entendre.

Quel Comte de Higinstein, commanda l'avant garde de l'armée; qu'il a trois divisions pour ses ordres et que M^r de Barclay commande le tout, même les prussiens, que le Corps de Lubanoff qu'il dit avoir été de 60,000 hommes, a rejoint l'armée, que plusieurs régiments ont été réunis à celui du Prince Royal de Prusse et d'autre envoyé à la grande armée.

que les 3 me Bataillons qui étaient attachés à ce corps ont complété ceux de leur régiment qui étaient à l'armée; et que le bâtonnier de ces bataillons soit rentré sur la Vistule pour former ceux des régiments dont les recrues ont été offertes par la noblesse à l'empereur, le Prince Lubanoff commande cette réserve.

Quel Corps de Colotoy (L'ambassadeur) fort de 15,000 hommes serait dans le Duché.

Je donne ces détails à V. C. telle que je les ai reçus; lui, me répondra toujours qu'il ne savait rien, et qu'il viendrait seulement me faire une visite d'amitié.

Jeprie V. C. D'agrest &c.

Ou même

12

Monsieur le Due.

Prague le 7 Aout
10 heure du matin.

J'e crois devoir expédier un courrier à V. C. pour la raison que M^r de Metternich n'est pas encore aujourd'hui qu'au Bureau de Bruxelles, et qu'il y est resté ce soir, en me faisant dire qu'il ne verrait demain matin de bonne heure.

M^r de Lobeck qui était ici depuis plusieurs jours a reçu cet après-midi l'ordre de se tenir près à partir pour le quartier général Russ. Il a donc aujourd'hui chez moi, et m'a dit sans s'expliquer son objet de sa mission, qu'il ne peut être en route que demain, après le retour de M^r de Metternich.

Jeprie V. C. &c.

Ou même.

11

M^r le Due,

Prague le 7 aout

J'ai reçu cette nuit la lettre que V. C. m'a fait l'honneur de m'écrire hier, certes, nous n'avons pas pris de pour une autorisation de répondre pas écrit le paragraphe devant être de laquelle porte... Pour pourvoi, M^r le Due, répondre, en résistant, le motif par le considération suivante; surtout quand ces considérations sont extrêmement basées sur nos instructions, lesquelles nous défendent grossièrement d'écrire, lorsque cette même défense est réitérée formellement dans le paragraphe précédent, de la même manière, lorsque nous faire un autre des Dépêches qui ont pris à celle-ci, ne nous laisse apprendre que nous eussions de nous écarter de ce qui nous était prescrit, nous ne pourrons que nous excuser de regretter à V. C. et demander plus de latitude, c'est ce que nous avons fait dès le principe. Envoyez-nous aussi bien prendre et maintenir bien, vous avouez, M^r le Due, que nous devions nous borner à obéir et prendre les expressions tout à fait à la lettre.

Je ne crains nullement la responsabilité, celle des mots futur quand je suis bon faire, mais je la redoute, quand je ne puis rien faire d'utilité, ou pour mieux dire rien faire du tout.

C'est-à-dire, M^r le Due, ni une justification que j'entreprends, ni une récrimination que je vous adresse, mais l'expression bien vraie des regrets que j'éprouve d'avoir été si inutile d'autre Courtoisie à laquelle les intérêts de l'empereur Notre Gloire, et le bonheur de mon pays, sont bien de se préserver.

14
Lettre à l'artillerie
au Due de Bassano

M^e le Due,

Prague le 8 aout 1813.

J'ai trop le désir de bien faire et de vous être agréable pour qu'il puisse jamais y avoir de malentendu entre nous, je pense d'ailleurs avant tout que M. C. a la conviction que nous fisons pour le mieux, aussi bien que moi que nous en avons la possibilité, nous avons pris du temps et je ne vois pas comment nous ~~pourraisons~~ la négociation, recevant qu'aujourd'hui la réponse à notre note, ce sera presque une mauvaise habitation que de consentir à tout pour l'échange des pouvoirs le 9. les réponses que nous attendons ne feront pas venir l'autre, nous nous y attendons, notre position est plus qu'en barbaudante. J'ai la responsabilité du mal, sans avoir la possibilité de faire le bien.

Avec un peu de modération, la paix ne pourrait-t-elle pas être forte de ce Ciel? Si j'aurais du mal, et d'un si grand mal, il y aurait tant de gloire réelle à faire le bien, que je ne suis pas en désespoir, il me paraît que M. de Metternich sent assez le besoin de la paix pour ne pas avoir beaucoup dépassé les limites de ce qu'il a fait l'autre jour au allein. peut-être est-ce même un Ultimatum réel, je vois tant de passion en jeu si la guerre se fait, et tant de puissance réelle et d'avantage certain et sans chance si l'Empereur commandera la paix dans ce moment que je n'ose pas sur le fond de la question. tout le monde a la paix, et n'est que par la force, ou la laissant passer, tout le monde s'endormira, prendra ses plaisir, payera ou ne payera pas son dettes, et la force, forte de sa propre puissance, devient de l'Italie, d'une partie de l'Allemagne, et même de l'Espagne, dont elle finira les affaires, sera bien plus puissante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Si je rêve, M^e le Due, c'est en homme de bien, subtils donc me longez, et mettez moi bientôt à même de vous envoyer, et de reprendre mon service près de l'Empereur.

Bien à M^e le Due.

Lettre du Due de Bassano
à M^e le Due de Bassano

15

Monsieur le Due

8 aout 1813.

On m'envoie de Bruxelles, M^e De Metternich est venu chez moi, comme il me l'avait tout annoncé.

Il a commencé par me demander en retour de l'engagement semblable que prenait l'Empereur d'autriche. L'engagement positif au nom de ma Cour, que tout ce qu'il allait me dire. J'en écrivrais secret et ne pourrai être cité, je lui ai donné ma parole.

" L'autriche, n'est-encore, n'a-t-il dit, lié ni avec la Russie ni avec la Prusse, je vous la rejette, mais elle le fera nécessairement à la cause de l'Europe.
" Si la paix n'est pas faite le 10.

" L'époque où votre entrevue confidentielle se fasse, change nécessairement l'état de la question. notre position pour faire adopter des conditions aux alliés, et pour traiter une question de cette nature, est toute différente le 8 aout de ce qu'elle fut le 28 Juillet quand le Due de V. est arrivé, il y avait alors le temps pour tout discuter, nous étions bien placé pour échanger avec énergie et impartialité notre rôle de médiateurs. aujourd'hui il reste à peine le temps de signer les bases.

" La marche suivie par la France, complique aussi la question et présente une contradiction inévitable; car l'empêchement ou fait le même jour. L'avis officiel insiste gravement l'autriche, en préjugant encore qu'elle veut être arbitre, tandis que votre démarche confidentielle, l'invite par le fait à en exercer les fonctions.

" C'est selon l'Empereur mon maître a continué M^e De Metternich ma démarche de force ou de paix, en envisageant la question pour ce dire rapporté, S. M. aurait donc su s'arrêter à l'idée naturelle que l'Empereur Napoléon ne voulait que connaître la voie des Suisses, afin de tâcher d'en tirer de moyen quelconque de justifier la guerre et de la continuer; mais dans cette hypothèse même que l'Empereur rejette, il croit servir S. M. et tellement domine l'intérêt même de son gendre et de la France; qu'il trouverait encore un motif pour l'expliquer. Si c'est une démarche de force, ce qui est l'opinion à laquelle l'Empereur s'attache, il faut s'expliquer clairement et franchement, c'est ce que je vais faire, et pour que votre maître n'eût pas de doute que telle soit l'opinion et la volonté de mon maître, j'aurai l'honneur de faire la déclaration qu'il a demandé, signé de lui, et sur lesquelles vous pourrez prendre des notes.

M^e De Metternich m'a alors la ce instruction, je joins ici (lett. A.)

Le premier écrit que j'en ai fait. J'appris le reste que j'ai pris pendant qu'il P'sait.

Il m'a ensuite dit, qu'il y aurait en une marche bien plus simple, et qui a cause d'autre part aurait présenté le meilleur moyen d'établir de base, possiver, que, C'eut été l'envoi par l'Empereur Napoléon à son Ultimatum il a ajouté, que l'Autriche aurait aussi pu répondre à ma ouverture confidentielle en le demandant, mais que voulant prouver jusqu'au devoir moment qu'elle n'avait été cause d'autre retard, et montrant avec quel empêtement quelle crainte et même quelle confiance l'Empereur François abordait dans tout ce qui tenait à la paix, S.M. n'avait pas hésité à l'autoriser à causer avec moi des conditions auxquelles on la croirait plausible.

J'aurai écrit d'après ce qu'il m'a dit (n. B.)

M^r De Metternich a ajouté quelque réflexion sur ce que cette ouverture confidentielle faite au devoir moment enjambait sur la question officielle il a aussi parlé de inconveniens généraux et particuliers qui résultaient de cette marche, relativement à la position de l'Autriche qui devait être entièrement impartiale, et de la difficulté de faire entendre raison à des gens, qui comme le Prince émissaire Russie et Prussia ~~accusent~~ le Cabinet austro-allemand d'être français. Dans la question de la paix, il a ensuite renoncé sur l'inconveniencet d'avoir attendu au devoir moment quand on n'aurait pour ainsi dire plus les moyens de s'expliquer, puisque le Prince émissaire des deux parties avait apres le 10 et que l'Autriche ne pouvait empêcher de remettre la déclaration le 11. Il m'a rappelé qu'il fallait que je fusse autorisé à signer de base avant cette époque, il a ajouté, qu'il croyait devoir me présenter qu'il a daté de ce jour si ma Cour était dans le cas de faire quelques ouvertures ou propositions, l'Autriche n'effectuerait plus vis-à-vis de nous dans le rapport de l'alliance, une médiation, toutes les démarches que je serais dans le cas de faire, devraient s'adresser en même temps aux trois Cour.

En continuant la conversation, j'ai fait expliquer M^r De Metternich sur les moyens que les Puissances Continentales Employeraient pour amener l'Angleterre à la paix... L'Empereur, mal à l'aise, ne croit cette paix possible qu'autant qu'on s'arrangerait la question ~~des affaires~~ de l'ordre de neutralité et du pavillon; question qui n'est liée qu'à l'état de guerre, et qui ne peut pas conduire à faire de difficulté pour l'état de paix.

Il a appuyé cette opinion par l'ajout suivant:

"Le Traité d'Utrecht sur lequel on se fonde, n'établit de fait des principes que pour la conduite à suivre dans l'état de guerre. S'ouvrirait l'embûche d'une interminable difficulté en voulant appliquer ces principes à l'état de paix? L'état de guerre pas lui-même changeant tout ce qu'on a établi par l'état de guerre, quel inconveniencet peut-il y avoir à suivre cette marche qui simplifie toutes les questions, puisqu'elle écarte la difficulté.

"Les Puissances Continentales s'intéresseraient alors entre la France et l'Angleterre, on ne débattrait plus la question de droit maritime, puisqu'on reconnaît d'un côté que la France est fondée en principe et en raison dans la prétention, et que de l'autre l'Angleterre l'y oppose par l'intérêt de sa propre conservation. on laisserait cette question entièrement en dehors, mais on croit à la question ministérielle de la paix, c'est à dire à la question de l'état de possession actuel, à ce que chaque peuple doit rendre pour pouvoir à la paix.

"L'Amérique se trouvant dans une ligne morale qui suit horizontalement, on ne saurait point des dogmes américains qui rentrent dans la question métaphysique qu'on veut écartez.

"Ainsi les Puissances Continentales s'intéresseraient relativement à l'état de possession de chaux, et sous le rapport de l'intérêt commun de toute l'Europe au rétablissement de la paix générale."

D'après m'avoir ainsi expliqué le vu de l'Autriche sur ce point M^r De Metternich a ajouté qu'au surplus toutes les puissances continentales avaient un très grand intérêt à la paix pour ne pas faire absolument tout ce qu'il devrait valoir pour y amener l'Angleterre.

M^r De Metternich m'a annoncé dans la fin de la conversation, qu'en une époque qu'il renverrait le 11 une Déclaration à M^r De Narbonne comme ambassadeur.

- L'Empereur d'Autriche écrirait à l'Empereur Alexandre qu'il était

prêt à le recevoir, et que probablement l'Empereur Alexandre viendrait à Prague ou dans les environs, puisqu'alors toute la relation entre l'autriche et la France se trouverait rompue. J'ai répondu que cette réunion pouvait faciliter le voyage de l'entendre, si dans les derniers moments l'Empereur d'Autriche venait à une condition plus raisonnable et plus acceptable que celle que j'avais reçue. M. de Metternich ajouta que l'Empereur allait trop franchement dans cette question pour marchander avec nous, et qu'il croyait même avoir un avantage de l'intérêt de son pays plus que ceux des autres. Il nota en outre qu'il y avait une partie sur la Prusse, dont selon lui l'existence sur une échelle plus raisonnable intéressait davantage la France que l'autriche, et pour ce intérêt de laquelle la Russie se prononçait avant tout.

Le temps me manque pour rapporter à V. C^e les réponses que j'ai été dans le cas de faire à M. de Metternich sur les divers points dont il a été question, relativement aux bases que l'autriche propose, j'ai terminé mon étagement des conditions en général, et non de tel ou tel point en particulier, ce qui aurait pu m'empêcher de tout savoir, et donner lieu à des conjectures sur l'avenir de l'Empereur.

En terminant la conversation, j'ai dit à M. de Metternich au sujet du terme du 11. que je ne voyais pas pourquoi, puisque dans tout le cas le premier coup de canon ne devait être tiré que le 17, nous n'aurions pas jusqu'au 16 pour nous entendre, il n'a rien répondu.

Il m'a dit en me quittant, qu'il venait à l'instant même de recevoir la nouvelle que le général Moreau était arrivé au quartier général du Prince Royal de Suède, qu'il me primit l'Empereur, et d'ajouté que quand même nous devions vaincre l'empereur, l'empereur d'Autriche ne survivrait jamais au moyen de Moreau, ni aucun espèce d'estatut de l'avenir permettrait qu'il n'ait même aucune place arrière posséder sur l'Allemagne et qu'il ne ferait la guerre que pour obtenir une paix qui assurerait à tout le monde en Europe une entière sécurité.

J'ai fini mon & j'a

1^e Incluse A : Instruction pour le Comte de Metternich
à la lettre du 11^e Signée par l'Empereur d'Autriche.

M^r de Metternich demandera au Due de Württemberg, sous l'appareil d'armes l'engagement que son Gouvernement gardera le secret le plus absolu sur l'objet dont il est question.

Connaissant par des explications confidentielles préalables la condition que le Comte de Stadler et de Prusse pourraient mettre à des arrangements pacifiques et me réunissant à leur pointe de vue par ce que je regarde ces conditions comme nécessaires au bien être de nos états et des autres puissances, et comme les fautes qui pourraient évidemment mener à la guerre générale, je ne balance pas à nouveau les articles qui renforcent mon Ultimatum.

J'attends un oui ou un non dans la journée du 10.

Je suis décidé à déclarer dans la journée du 11 ainsi que cela se fera de la part de la Russie et de la Suède, que le congrès est dissous, et que je joins mes forces à celles des alliés, pour conquérir une paix compatible avec les intérêts de toutes les puissances, et que je ferai dès lors abstraction de la condition actuelle dont le sort des armes dépendra pour l'avenir.

Toute proposition faite après le 11. ne pourra plus se faire avec la présente négociation.

2^e Incluse : Condition auxquelles l'autriche regardera la paix comme réalisable.

Dissolution du Duché de Varsovie, et la répartition entre l'autriche, la Russie et la Suède, par conséquent d'Anstrich à la Suède.

Rétablissement de Bambourg et Lübeck, comme villes libres indépendantes et arrangement éventuel et lié à l'affaire générale sur la partie de la 32^e Division militaire, et sur la renouvellement du protectorat de la confédération du Rhin, afin que l'indépendance de tous les souverains actuels de l'Allemagne se trouve placée pour la garantie de toutes les grandes puissances.

Reconstruction de la Russie avec une frontière tenable sur l'Elbe.

La cession des provinces d'Allemagne à l'autriche.

Garantie réciproque que l'état de possession des Suabes grande et petite, tel qu'il se trouvera fixé par l'assemblée, ne pourra être changé ni le jour aucun de celle-ci.

16.

M^r le Duc,

N. C. ne pourraient-elle pas venir ici assister à l'ouverture volonté de l'Empereur, et signer dans une matinée la paix du monde avec les trois souverains. Si cela peut leur convenir, je l'apprécie de me réy außer comme son tel aide de camp, et de l'empêcher sur tout mon événement. Si je puis lui être utile, si l'Empereur veut la paix, il faut de la latitude, car je n'crois pas qu'on s'insigne de la même manière toutes les questions actuelles tout de fortament plaisir ici, la partie est si liée par l'opinion générale et par le circonstance, qu'il me serait difficile d'avoir une opinion sur ce qu'on pourrait céder. L'autriche a tant dit que l'idée sur le protectorat n'était pas d'elle, que je ne crois pas comment elle pourrait la soutenir. Elle tient trop de l'Algérie pour se faire pour Hambourg. au pris alle, cette question plaît comme celle pour le reste de la 32^e division militaire ne sait ferait-elle pas? quoique M^r de Metternich dise que l'indépendance de cette ville est indépendante au commerce de l'Allemagne, ne pourraient-ils pas donner Lübeck et garder Hambourg, j'ai peine à croire que l'autriche se batte pour donner ses places sur l'Elbe & la Reuss. quant aux autres questions, ce sont de si gros morceaux, et je trouve der idée de prononcer sur la situation qu'on veut donner à la Prusse, sur la nécessité de la cédé, et la Prusse qui n'a rien à perdre, paraît si positive sur ce point que je n'espère point de modification, pourraient-on faire ce sacrifice, et ne pas donner l'Algérie? Voilà un point sur lequel on ne peut avoir d'opinion, car je doute que M^r de Metternich puisse nous la laisser s'il le voulait.

* Si S. M. veut faire =

Je n'entre dans ces détails, M^r le Duc, que pour faire pressé qu'il pourra me faire pour servir, car le ministre de S. M. peut tout faire. comme il n'a pas le fait rien à céder de ce qu'il lui appartient, et que volont la paix pour la paix, pour calmer les esprits, pour finir les affaires d'Espagne, et arriver à la paix avec l'Angleterre, et que dans ce système elle n'a pas besoin de prêter d'attente pour la Pologne, à laquelle il faut renoncer, je ne vous pas quelle fut de sacrifier tout à faire, j'espère donc bien peu à la vérité, mais enfin je ne désespere pas de réussir. ce sera, je vous assure, une belle victoire, que de faire faire par la paix tous les appâts de la guerre vaincue, on ne demandera pas une telle fois l'impuissance actuelle à l'Allemagne. / agiez M^r le Duc. &c

Mémoire 17.

au Même

18.

M^r le Duc,

Prague le 9 aout 1813.

Je me hâte de répondre à la lettre que N. C. m'a fait l'honneur de m'écrire hier, et que je reçois à l'instant. celle que lui a portée M^r de Maussion aurait prouvé à S. M. que j'ai fait tout ce qui était possible pour empêcher ses intentions, il est facile de concevoir quel la forme très franche à la faire, et très positive que l'Empereur d'autriche a suivie en me faisant communiquer l'instruction qu'il avait donnée à son ministre, et la condition surqu'elle il croyt la paix fatale, n'offrant grande moyen de discussion.

M^r de Metternich, en ayant toujours l'air de regarder la question comme peremptoire, s'est constamment tenu dans une étuve extrême, ni froid, ni froid (expression), ni son attitude rien n'a pu me donner à connaître le plan de moins d'importance qu'il donnait à tel ou tel objet. Je crois bien que l'autriche ne compte pas surtout ce qu'elle a proposé, mais en même temps je pense qu'elle ne s'insignera pas beaucoup de pointe qu'elle a établie notamment sur ce qui regarde la Suisse et l'Algérie.

Quant à la Suisse, cela tient essentiellement à la grande question des Etats protestants qui on regarde comme un gage de tranquillité pour les grandes puissances. Et au sujet d'amener la paix avec l'Angleterre. La Prusse intervient d'ailleurs d'une manière trop positive dans cette question, je suis qu'il soit facile de l'acheminer.

Quant à l'Algérie, l'autriche n'a-t-elle pas déjà été trop loin, pour qu'elle puisse ne pas vouloir présenter à ses propres au moins cet avantage.

La question de Bologne paraît tellement l'idée par tout le monde que je n'en pas de l'effection à faire sur ce point.

au surplus je dois répondre à N. C. que je ne puis lui présenter sur toute cette question qu'une opinion personnelle, elle me fait d'ailleurs la dation, autant et plus que moi, puisque les vues de l'autriche n'ont pas changé depuis que M^r de Bubna m'a entretenu l'Empereur à Dresde, on disait alors qu'il fallait des villes de commerce indépendantes de toutes les Suisses

Qu'Autriche devait indépendamment être neutre pour en faire le centre commercial de l'Europe. On parlait aussi de guillotines intermédiaires qui devaient être indépendantes.

Si les conditions que l'autrichien fait encore à peu près les mêmes, sa situation sous le rapport de la paix ou de la guerre doit avoir changé depuis deux mois, à plus forte raison depuis des jours où me parut tout le succès plan engagé, non pas au fait ministériel, mais par l'effet des circonstances et par conséquent bien moins maîtrise d'opposition sur des questions qui changeant le fond des choses, cette grande question de la paix ou de la guerre me paraît toujours plus avancée que V. C. n'a fait de la cause. Je disais fort à monsieur d'une paix qui tranquillise les alliés, que l'Empereur et M. de Metternich, je crois, qu'il n'en soit autrement, qu'il n'en soit autrement, qu'il n'en soit autrement.

Se fait-on illusion ici, a-t-on réellement de grands moyens? Se fait-il que l'on aura entier au grand parti? Je ne puis résoudre ces questions, mais je le répète, les choses sont plus avancées, et on est plus décidé qu'on ne paraît à l'heure l'être, en calculant la force des armées de l'Empereur, et les avantages que peuvent lui donner ses garnies.

S. M. C. répond à toutes les questions que j'ai cru devoir lui adresser, je dois lui observer qu'elles viennent de moi seul, et que M. de Metternich qui est très positif dans toutes ces ^{communications}. Confiant en elle, nem a tenu dit, ni même rien laissé entendre qui soit relatif à ce que j'ai cru devoir demander à V. C. Sachant combien il serait important pour moi de connaître les intentions de l'Empereur sur la conduite que j'aurai à tenir si on me demande dans un avenir, et qu'on ne prouverait pas à ces détails dans le moment où on se occupera d'une grande intérité, j'ai cru devoir appeler l'attention sur ces différentes circonstances.

M. De Tocqueville aura certainement reçu par rapport comme Ambassadeur le 11. et moi, probablement un avis que l'autre l'empereur peut et que ma mission est finie? Pour moi, j'ai établi et fait établir par ce qui m'entoure que je ne parle pas, que nous ^{partons} le 15 ^{avril} ici. J'ai même parlé devant M. de Metternich, et devant ses entourés, de courses dans les environs, de visites la semaine prochaine, comme si ce congrès ne pouvait être délivré. Il paraît probable qu'on me l'aura attendue, et répondre à l'objet confidentiel. Je n'ai pas voulu paraître ébloui de doute à ce sujet en m'exprimant d'avance, si on me donne mon passeport que dois-je faire? Si on ne me le donne pas, mais qu'on m'annonce qu'il n'y a pas de congrès, dois-je rester et répondre que j'attends l'ordre de ma cour, ou m'en aller?

L'intention de l'Empereur est-elle que je traîne jusqu'au 17 ou au 18?

On annonce que les Plénipotentiaires Russes et Prussiens partiront le 11. /

à 11^e le Due de Bassano

70

Monsieur le Due,

Prague le 9 aout 1813

Les questions de paix ou de guerre sont plus fortement placées que l'Empereur n'a l'air de le croire, M. De Tocqueville vous ayant mandé qu'il s'attend à recevoir son passeport le 11. J'espérai que V. C. nous donnera des ordres. J'espérai qu'on recevra la réponse que je dois donner, mais je ne pus pas trouver change rien aux mesures et aux démarches qu'on a annoncées: Ceci est sérieux. Je le répète aujourd'hui, comme je l'ai dit hier à l'jour, je vous plains avec vous, M. le Due, car toute cette négociation a été bien mal menée. Ne vouliez j'aimer rien aider à faire, ou gâter tout et empêcher tout, si l'Empereur veut la paix, il faut toute la confiance que S. M. a en vous, et qu'elle n'a peut-être pas en vous, pour qu'elle donne une latitude suffisante, car on cédera peu, si on cède, et il ne faut pas la prendre à deux fois, on n'aurait pas le temps. Vous voyez que j'aborde franchement la question avec vous, et en homme qui veut faire plus la paix pour son pays que la gloire de la faire! Agreez le a

P. S. Je ne vous parle pas de cet article de gazette, M. de Metternich n'a pas plus pris M. D'Anstett, mais l'article n'enferme pas moins regardé comme un coup de poing dans le Congrès

au le Due d'Orléans
à Mr le Due de Berry

Monsieur le Due,

Prague le 9 aout au soi.

19

M^r De Metternich qui devait dîner chez moi a été mandé ce matin à Brandeis, il est rentré ce soir; mais je n'ai pas le voit.

Il paraît que l'ordre qui a fait retourner M^r De Metternich avait bien à Brandeis, au lieu devrait chez moi comme il me l'avait ~~promis~~ annoncé, ayant pour but de ne point me laisser remettre l'Ultimatum mais que M^r De Metternich a ramené l'impérant à sa première détermination.

La note du 6 a fortement mécontenté et aigri l'Empereur, cela me revient de tout côté.

M^r De Metternich appelle ici aujourd'hui, il est nommé Gouverneur de Bélmirstadt dans lequel on s'occupe de la mission du Due d'Orléans auprès du Roi Louis. on dit qu'il n'a pas voulu entendre les propositions qui lui ont été faites de choisir un autre jour, et qu'il veut envoier nouvelles protestations.

au M^me) place à la fin ^{de la date} au ^{de M^r de Bindet} Monsieur le Due.

16 aout 1813.

39. Juin

Il y a point eu de réponse à midi, j'ai envoyé M^r De L'aynal à Prague pour demander mes rapports, M^r De Metternich qui se rendait au château, répondit que M^r de Bindet était près à se rendre chez moi pour me donner la réponse, qu'il n'attendait plus qu'un mot qu'il allait lui envoyer du château.

M^r De Bindet est arrivé à Königsl^a à 7 heure au moment où je montais en voiture. il m'a d'abord donné la réponse verbalement, mais ayant tenu qu'il devait écrire, il me la laisse copier. J'appris ce que M^r De Metternich avait écrit.

J'ai rencontré le veau hier, le courrier qui m'apportait les dépêches de N. C. de 15^e. comme je continue ma route, je porterai moi-même la réponse.

au M^me)

Monsieur le Due,

Prague le 10 aout à minuit.

21

Je n'ai pu voir M^r De Metternich que ce soir, j'ai vainement cherché à le mettre sur le chapitre de l'Ultimatum et sur le point sur lesquels l'autrichien céderait. il se tint longours dans la même réserve; il ne rejette pas tout à fait l'idée qu'on peut l'intendre, mais seulement si on a tout pourvoir de concilier, sans avouement, il dit que cette question est toujours la même depuis deux mois, que l'Empereur l'appelait voit donc que ce n'est ni une question de circonstance ni une question d'ambition, mais une question de force et de tranquillité pour l'Europe, il m'a demandé si j'avais une réponse ce soir, il m'a été facile de lui répondre qu'ayant mis 48 heures pour donner leur condition, il pouvait bien nous en laisser au moins autant pour répondre. Il a répondu que ce n'était pas la faute de l'autrichie, si on avait autant tendé pour discuter toutes les questions que les circonstances actuelles empêchaient. J'écrivis, quel l'autrichien ne pouvait rien changer au terme indiqué, qu'elle l'avait annoncé depuis long temps. Je me suis vainement servi de tout le argument que renfermait le p^{er} le N. C. il est toujours réservé au même point.

Il paraît que M^r De Warbonne qui avait M^r De Metternich ce matin recevra la déclaration cette nuit, avec des rapports, et que je ne recevrai rien pour le moment. Si ce n'est l'avis que le départ des autres l'empêtrera à mis un terme au congrès. ce départ ne me paraît pas correspondant par envers un parti tout à fait arrêté. Car M^r De Metternich par son décret fait à la réelle, ~~part~~ voulait la faire rester jusqu'au 17, qu'auj^u il soit assez embarrassé je crois, l'arranger le rôle de Mediator, avec une déclaration de guerre.

Il paraît que l'Empereur Alexandre doit arriver ici, dans 4 jours, et que les Empêtraires adverses mettent tout en œuvre pour que nous ayons quitté Prague avant cette époque, et qu'ils ne partent que pour nous mettre dans le cas d'en faire autant. On reste sur tout cela, nous n'avons pas de dommages à préciser.

La marche des Courirs n'engagera aucun retard ni aucune difficulté M^r De Metternich m'a donné l'assurance l'approuve positive; même pour celui que M^r De Warbonne fera dans le cas d'en faire venir de France. Nous pourrons donc tenir N. C. au courant de tout ce qui se passera. Si le nouveau chef de l'armée oblige à prendre quelque précaution, on fera accompagné des Courirs y est un officier; mais il ne feront ni visiter ni retarder.

M^r le duc,

Prague le 11 aoust 1813

M^r le duc de Bawno

22.

M^r de Maussion m'a renseigné aujourd'hui à 14 heures du matin la dépêche que V. E. m'a fait l'heureusement M^r Metternich qui avait reçu dans la nuit sur court de M^r de Bubna et a été allez à Brandeis je n'ai pu le voir que dans l'après midi.

Lorsque je suis entré chez lui il s'est mis hors le champs à me lire la lettre de M^r de Bubna sans me laisser à peine le temps de dire un mot. Dans cette lettre, M^r de Bubna rende compte de l'audience que S. M. lui a accordée en fort bonstement, et l'une manière qui m'a paru exacte, jusqu'à il m'a mandé à Prague tout ce qui est contenu dans le projet que m'a adressé V. E.

Cette lecture faite, M^r de Metternich m'a dit, "vous sentez que nous ne pouvons rien donner de la Bohême, car croire d'hommes ne sont pas dans les principes de l'Empereur." Je lui ai alors observé qu'il n'était question pour l'Autriche que d'enclaver, et de ratification de frontière, j'ai été entre autres le petit village et la poste qui sont sur la route de Silésie, il m'a répondu qu'on ne ferait pas une difficulté pour une petite chose; mais qu'en général la frontière de la Bohême devait se limiter naturellement. Continuant, il m'a fait l'observation que l'indépendance d'Autriche était une chose indéjouable et avantageuse même pour la France, il a pris occasion de là de me dire que la situation des choses pour l'Autriche était bien différente de ce qu'elle était lors de l'empereur, qu'ici même, elle aurait pu rejeter la vue des aller dans cette question, et appuyer en notre faveur, mais qu'après la déclaration, elle était obligée de soutenir leur demande jusqu'à ce qu'il soit établie comme avec eux, puis revenant à examiner la proposition transmise par M^r de Bubna, "vous voulez, m'a-t-il dit, garder Trieste. L'empereur Napoléon fait cependant bien qu'il n'y a d'accord qu'à Trieste, que personne n'en est pas sûr, que c'est par conséquent Trieste qu'il nous faut, non pour nous-mêmes, mais pour vivre; on voudra, dit-il continuer à édifier la brûle, chose réellement dans votre intérêt, autant pour le moins que dans le nôtre, et vous demandez le pays entre l'Elbe et l'oder. Comment faire entendre à la Russie et à la Prusse qu'on a une paix stable, quand on demande Berlin, quand on propose de prendre sur la Prusse et l'Autriche une indemnité pour le Roi de Saxe?"

D'autant que m'a lu M^r de Metternich, M^r de Bubna ne parle pas de plaisir de l'oder, mais seulement d'un équivalent fut laissé à droite de l'Elbe. J'ai combattu tout ce qu'il me disait par les arguments que me fournit V. E., et en parlant de Trieste, j'ai observé que l'Autriche pourrait donner à nouveau le bailli, en acquérant du côté de la Dalmatie plus qu'elle n'avait perdu en 1809; et comme il paraissait ne pas vouloir m'écouter, ni m'entendre, en discutant, je lui ai donné à entendre qu'on pourrait s'entendre sur des arrangements positifs qui pourraient convenir aux autres puissances, aussi bien qu'à l'Autriche, beaucoup mieux qu'il ne le pensait peut-être.

Il m'a alors répondu ce qu'il m'avait dit en commençant sa conversation sur la différence qu'il y avait dans la position de l'Autriche, il a ajouté qu'il ne pouvait que s'en rapporter à sa déclaration qu'il m'avait faite au moment où il avait reçu mes communications confidentielles que passe le 10, le Cabinet autrichien ne ferait plus mention d'ouvrir des ouvertures qui ne seraient pas destinées aux trois cour de Russie, de Prusse et d'Autriche, mais que l'empereur François n'en continuait pas moins avec le plus grand zèle et la cause de la paix, mais d'une paix stable auprès de ses nouveaux alliés, et que les principes communs de S. M. O. devaient servir de garantie à cette assurance; et dont le propre expression de M^r de Metternich dont j'ai pris note chez lui. Il a ajouté que l'empereur qui comme médiateur aurait pu recevoir des propositions de l'autre, les discuter, et même les adapter, aujourd'hui qu'il était engagé, ne pourrait plus le entendre que pour les transmettre.

que si j'étais autorisé à parler, pourquoi ce que je dirais fut communiqué aux autres puissances, qu'il n'y aurait alors aucune difficulté à m'écouter, que l'empereur était animé d'un tel désir de la paix qu'on ne ferait nulle difficulté sur la forme de cette communication, qu'elle serait aussi confidentielle que nous le voudrions; qu'elle se ferait soit par lui Comte de Metternich, soit par l'empereur lui-même qui édirait à l'empereur de Russie et au Roi de Prusse

ce que Jaurin proposa. Il ajouta que l'Empereur Alexandre devait être ici le 15. Il ne ferait peut-être pas impossible de lui communiquer directement nos ouvertures, soit en donnant suite aux 8^e et 9^e de mars qui avaient été faites pour qu'il me reçoit, soit en ayant l'air de recevoir un ordre imminent, qui il ne pouvoit pas cette fois me dire de positif à cet égard, puisqu'il ne connaît pas la situation des affaires, mais qu'il pouvoit ~~en cette~~, sans me dire de positif à ces jours, me répondre que l'Empereur d'Autriche ne négligerait rien de ce qui dépendrait de lui pour arriver à l'accord, et qu'il parlerait très hautement le langage de la raison; qu'en même temps, il ne s'écarterait en rien de la marche qu'il avait adoptée, puisque recevoit maintenant l'assurance de sa confiance. Il traita le compromis de vis-à-vis de ses affaires, sans pouvoir en espérer aucun avantage. M^r de Metternich m'a en même temps donné à entendre que si on suivait cette marche, il faudrait, vu l'avantage le plus de moments qui restait, qu'on se pressât assez d'arpousser l'étude et l'autorisation de conclure et de signer, qu'autrement il n'y avait rien à espérer, puisqu'on avait vu très clairement que nous n'avions pas jusqu'ici voulu que ça nous donne temps, et qu'il n'y avait plus à perdre.

quelques observations que j'ai faites, de quelque manière que j'ai
répondu à la question, qu'avec l'autriche j'aie fait partie à Mr de Metternich qu'il ne
pouvait refuser de recevoir une communication destinée à être portée à la
Conseil d'Etat de son Souverain. Je n'ai pas pu dévoiler à Chauvel sa détermination,
de ce qu'il écoutait pour être communiquée aux alliés actuels de l'autriche. Il n'a
cessé de me répéter qu'il nous avait promis, que S. M. le R. rendrait la justice
qu'il ne l'avait trop empêché en rien, qu'il regrettait sincèrement qu'on eût attendu
si tard et qu'on n'eût pas voulu profiter de leur médiation, lorsqu'ils auraient
pu appuyer fortement notre cause. - Vers la fin de la conversation -
évenant sur l'impossibilité où était l'autriche de recevoir nos ouvertures, il
m'a dit que dans le moment même où il avait envoyé la déclaration à Mr de
Marlborough, il avait transmis l'ordre à Mr de Gladstone de signer un traité
d'alliance avec la Russie et la Prusse.

Comme il s'effutait entierement a traiter a fond la question, j'ai cru devoir garder le silence sur les propos tenuz que j'étais bony à faire qu'il communiquait au reste presque en totalité par Mr de Bubno.

Il paraît que les armées Russes et Prussiennes sont mises à la disposition du Prince de Schwartzenbourg qui en aura la direction, et la grande main sur toute la opération.

à M^{le} Due de Battano

Monsieur le Duc,

11 aout 1813. à minuit.

99

16^e De Metternich nous l'a fait dit, et me le juge trop maintenant, on est ici à la minute, on ne sait plus où va l'avenir que avec un peu de temps, que dois-je faire ?
On a si rapidement envoyé les conditions et la guerre sans combat, est tellement.

On a si voudrément envoyé son condition et l'affaire sans combat, est tellement le premier intérêt du Ministère, que je ne puis me méfier des moyens qu'on propose pour l'expliquer, on se dit prêt à faire tout pris de fer nouveau allié avec le plus grand zèle, la cause d'une paix véritable.

Dans cette situation y a-t-il inconvenient à répéter aux trois souverains, qu'on est envoi d'grossi à faire l'appel? C'est un decret qu'on juroit doublément devant quand on est modéré & froid, n'y a-t'il pas avantage à leur parler raison après les étourdis qu'ils ont envoyé ici. Ils n'y ont pas de défenseur même parmi les anticlérical.

Cette ouverture aux trois Suisses ne nommeront-elle pas une offre de
réconciliation? comme la paix ou la guerre décideront promptement la question, C'est
à V. S. à juger si cette marche offrira des avantages. Le Théâtre vient de
changer et pour moi, de nouveaux acteurs entrent en Scène, Je ne puis donc avoir
une opinion.

Voudraient-ils autoriser à l'égard de l'Angleterre ? il paraît que le point auquel l'autriche tient
est qu'on se soucie peu de donner un équivalent à la France, qui se contenteraient
probablement bien de la paix. Si elle lui arrivait bientôt, Hanovre paraît
aussi une difficulté; mais ne s'ajournerait-elle pas en la placant dans une
question éventuelle pour la paix avec l'Angleterre, question au moins de forme
que la nouvelle situation des choses ne permettra plus d'écartier.

ne pourront pas savoir comment on négociera, il faut toute latitude pour faire

ce qu'on jugera convenable pour arriver à ce résultat.

On fera sûrement ce qu'on pourra pour empêcher devant le souverain.
Je regrette beaucoup de ne pas avoir la permission de vous l'écrire en
français, car il voit sans passion les affaires du moment, un peu de latéritude
et la question de paix bien placée, on fera je crois impression. notre Seine dans
la première moitié et la première moitié l'autre, je ne suis pas au courant contre M. de Marbotte,
Cela n'a peut-être qu'avec l'empereur Alexandre mais il faut dire c'est que l'empereur a été à Prague, il
n'a pas eu de succès mais il a obtenu ce qu'il voulait la permission de faire l'empereur l'empereur.

Mme le Due de Batta

26.

Prague 12 aout à minuit

Le Courrier que V. C. a expédié le 11 à minuit arrive aujourd'hui à 11 heures à
du Soit :

L'Empereur d'Autriche est venu aujourd'hui ici, il est reparti ce soir et revient
le 14 pour atteindre l'Empereur Alexandre.

V. C. aura reçu par une dépêche d'Huber que M. de Maussion est arrivé après
l'heure de midi du 10, M. de Metternich s'inquiétant à ce qu'il m'avait
annoncé dans la conversation dont une lettre du 8 juillet conte,
n'ayant pas voulu continuer la communication qui ne s'adressait pas aux trois cours. Je ne puis donner
l'heure que V. C. ne m'ait transmis son ordre sur la conduite que S. M. jugera
à propos que je trouve. Je le trouverai et ne me permettrai de parler que dans
le cas où V. C. m'en demandera l'ordre, oblige.

On continue à être fort prévenant pour moi. on n'ose pas retirer les factumina
de ma porte. il paraît que M. de Metternich qui n'était pas content de
M. D'Anstett, et qui ne cachait pas qu'il estimait que le talent de M. de
Bumboldt, dont il disait du bien pour l'autre rapporte, croit pouvoir espérer
un résultat plus heureux d'une ouverture ou négociation quelconque, qui aurait
lieu directement soit avec le souverain, soit avec leur ministre.

Je ne ferai point étomé que la conversation de S. M. avec M. de
Bubna, sur un objet qu'on traitait secrètement n'eût donné quelques
doutes à l'empereur françois, qui est je crois fort soupçonneux. on s'imagine
voire dans toutes nos démarches et dans toutes nos paroles, le but d'agir sur
l'autre, et d'empêcher les trois cours d'agir simultanément au début de la campagne.

Les gazettes anglaises que V. C. m'annonce, n'étaient pas jointes à ses
lettres. Agréez, M. le Due. &c.

P. S. Le Courrier a ramené beaucoup d'équipages, de convois d'artillerie
et une vingtaine d'officiers, tués sur la route, quarante chevaux étaient
commandés aux derniers relais, il ne fait pour qui. /.

M. le Due,

Prague 13 aout 1813.

27 J'ai reçu la lettre que V. C. m'a fait l'honneur de m'écrire le 12, M. de
Marbotte part, et je reste, comme vous me le prescrivez pour suivre la négociation.
S. M. m'autorise à parler aux trois puissances, via leur ambassadeur part
l'autrichien qui offre tous ses bons offices, comme V. C. le remarquera par
ce que M. de Metternich a dit à M. de Marbotte, sans entrer cependant dans
aucun des détails qui doivent rester secrets, ma position est convenable, elle n'est
pas agréable que pour moi, si je reste jusqu'à l'arrivée de l'empereur Alexandre,
j'aurai le plaisir, ou faire négocier, car j'aurai l'air d'être resté pour l'Autriche et
de n'avoir pu être ravi, M. de Marbotte ne partant que demain, nous
si nous pouvons prolonger encore pour affectation, car nous ne pourrons voyager
tous ensemble.

Madame la Grande-Duchesse Catherine est arrivée ce soir. comme l'empereur
sa maison, elle loge au palais. il parle beaucoup de troupe, la division
de grenadiers qui était ici a commencé son mouvement.

Agréez. &c.

Monsieur le Due,

Prague le 13 aout

au même 28 Pour suivre vos déplacements du 12, M. de Marbotte part demain matin,
et j'attends comme vous me le prescrivez, il avise M. de Metternich qui tient toujours
le même langage; beaucoup de choses pourront donc se nouer si l'empereur m'a

autorisé à parler et à laisser parler des autres, quand, comme l'empereur ou avoir une grande résolution, quand on se place dans un autre système, on ne peut tenir à de petites difficultés, à des points qui sont en qui peuvent être au delà de ce système. Fruste, par exemple, si l'on y tient Beauvois, et d'autres choses qui peuvent causer à l'ame proche du souverain, pourquoi ne viennent pas aux bâches de l'Assemblée. J'espére donc un peu de latitude pour contester l'autrichie, on lui donne de grande latitude, je ne me presserai pas de partir, si je n'en reçois pas l'ordre positif. Car du moment que vous me permettrez de parler, je ne vois point pourquoi on ne s'intéresserait pas, quoique le caractère des autres complique bien la question et donc surtout retarder la résolution. Mais l'autrichie a intérêt et envie. Dès finit, la Russie est plus gignue qu'intéressée dans cette question. Si la Prusse est évidemment, qui pourrait donc suspecter des intérêts si on a de la latitude et si on peut s'expliquer? Il y a des choses à faire dans l'intérêt de chacun qu'on doit espérer. La même, la crainte d'être pris pour dupes et d'avoir les bras croisés pendant que les autres seraient battus, a empêché les choses. On a trouvé un moyen d'ajournement plutôt que d'accordement dans la conférence faite à M^r de Bubna, et dans le retard de mon courrier qui a suscité à quelque distance, puis on n'a pas conclu de la conversation de S. M. quelles choses furent prises comme les autres pourraient les accepter, je crois ne pas mentionner n'importe comment ce qu'il me viennent pas d'en haut. Enfin on a fait ce qu'on avait annoncé, mais l'intérêt général a été assez changé, et c'est même arrivé de tout l'espoir général d'obtenir ce qu'on a mis sur le tableau pour les autres en partie.

Ma position continue à être fort favorable. Elle n'est qu'ennuyeuse pour moi, mais je m'inquiète pas l'inquiétude que mon séjour va donner aux opérations de la guerre, si je ne dois pas partir. Il m'importe cependant de partir le 15 juillet ne pas avoir l'air d'avoir attendu l'empereur Alexandre.

M^r De Marbotte pourra dire à V. C. avec quel accord nous avons marché. J'ai trop à me louer de la noble manière pour ne pas avoir le plaisir d'en parler, la parfaite connaissance qu'il a des individus, autant que son excellent esprit ont été pour tout dans le peu que nous avons fait, et je m'honore de l'avoir en pour conseiller, dans une circonstance qui ne nous laisse cependant que de regretter.

Si vous m'avez donné l'ordre de partir, je vous prie de me renvoyer M^r de Maistre, dont le zèle et la bonne qualité méritent tout intérêt. — J'aimerais à le charger d'une bonne nouvelle.

M^r La grande Duchesse Catherine est arrivée aujourd'hui elle loge au Palais

* S. M. m'a chargé quelque temps auparavant de faire ouverture confidentielle du quadrille au Beauvois et par un de porter quelque chose de placé habituellement dans son petit intérieur, et auquel la négociation particulière que cela soit une affaire d'intérieur, je le premier l'oublierai ma confidence, sans l'effet de retrouver même vis à vis de M^r de Metternich. Son bon esprit m'a mis à moitié à pour tout, et ne lui a fait voir dans mes rapports particuliers qu'une chose utile. V. C. ne sera donc nullement gêné vis à vis de lui par cette circonstance

Dreyfus M^r le Due d'Ao

à M^r le Due de
Balla

— 29 —

M^r le Due

Prague le 14 aout 1813.

M^r De Bubna est arrivé dans la matinée, je ne l'ai appris que cet après-dîner le courrier portant de la dépêche de V. C. du 13 est arrivé à cinq heures. M^r De Metternich auquel j'ai sur le champ écrit pour le voil. m'a donné rendez-vous pour demain matin. Je m'en retourne toujours à ce que j'ai déjà promis de vous demander. Il importe Beauvois que le pouvoir que nous nous sommes donné de vous envoyer dans quelques heures ne soit pas exercé avant que je vous ai vu M^r de Metternich. Car son premier mot sera de me demander si j'en ai. V. C. jugera également de mon embarras, si je ne le ai pas reçu, je crois qu'à certaines choses près, on est toujours dans la disposition de l'intendre; mais cette double négociation à deux de côté, après un long silence, et après le terme annoncé pour la fin des négociations fait penser que nos intentions ne sont pas aussi droites et aussi positives que nous l'annonçons. La même avrira tout. L'autrichie ne se mettra en avant que si elle a confiance pour lui en inspirer, il faut se rappeler aussi des pouvoirs qu'on annonce. C'est le seul moyen de se légitimer quand on n'a ni lettres de

Creame, si lettre autographhe.

à l'Empereur de Russie arrive demain soir, et le Roi de Prusse pour
48 heures. J'ai l'honneur d'offrir à V. E. & à

Lettre Particularie
à M^e Le Due
de Badano

90

Monsieur le Due,

Prague le 14 aout 1813.
à minuit.

Je romuis V. C. de la lettre qu'elle abin voulu m'écrire, pour en faire il faudra bien se parle puis qu'on devra signer des bases, certes je ne ferai rien que de convenable, mais pour faire, il faut que je ne trouve pas chaque fois un nouveau bâton dans la vase, quand le Suisse feraut qu'il pourroit espérer une espèce de réconciliation, ils feront probablement plus pressé d'en finir, que les Autrichiens. Je ferai de mon mieux pour contenir l'Empereur, et pour en finir. Je vous avoue que j'espérai plus de latitude, quand on vint une chose, il faut, je le reçus etc, voulut le moyen de la faire. J'espérai une autre dépit cette nuit, si je n'ai rien de plus pour aller chez Mr de Metternich, qu'il y ait espéré peu, et alors c'est comme rompu. J'en aurai tout le désagrement, et ce ne sera cependant pas ma faute. D'grâce, le pouvoir, afin d'avoir le moyen de se créditer de ce qu'on annone. La meilleure chose du monde, le plus raisonnable ne fuit rien dans ce moment. Si on ne raffoie pas confiance, je vous parle, Mr le Due, comme si nous habitions la même ville; que de laminer la journée de demain peut estuyer ou faire au contraire cette pensie double mon courage et mon désouement, mais aidez moi réellement dans ces moments aussi décisifs.

Adieu Mr le Due &c

à Mr le Due
de Badano

91

Monsieur le Due,

Prague le 15 aout 1813.

La lettre de Votre Excellence du 13. m'a arrivée cette nuit.

Je viens de voir Mr de Metternich, je lui ai montré mes pouvoirs et me suis acquitté de l'ordre que V. C. m'a transmis, le résultat de notre conversation, après une assez longue discussion, a été, qu'il rendrait compte à l'Empereur de ce que je voulais de lui dire, mais que je ne pourrais voir S. M. et recevoir une réponse que lorsqu'il aurait causé avec l'Empereur de Russie, puisque comme il me l'avait dit il le principe rien ne pourrait se faire maintenant que d'un commun accord. L'Empereur. Alexandre n'aurait que ce soit, je ne suis d'après cela espérés de réponse que demain, je parle donc pour me conformer aux ordres de S. M. et venir m'établir à la campagne, ce qui me met à mon aise, fait pour attendre et négocier. Si cela se passe, soit pour rompre si en circonstance l'exigé, je vais entier dans les détails de la conversation.

Mr de Metternich s'est beaucoup tendue sur l'inbarra, ou notre flotte jusqu'au dernier terme de la négociation & jeté l'autre. Il affirme qu'à quelque détail près, les conditions proposées par nous aujourd'hui auraient fait la paix le 10. parce qu'alors l'Autriche aurait mis tout le poids de sa puissance contre son allié & l'aider aurait pas accepté. Il met en avant que depuis ce moment plus le Gouvernement Autrichien désire la paix, et plus il est obligé de garder de ménagement. Mais à vis de ses nouveaux alliés qui le croient tout à fait vaincu dans la question de la paix. Il pense que pour y influer, il faut conserver l'attitude d'gens qui n'ont pas voulu écouter avant de s'être concerté avec leur allié, et il ajoute que cette marche franche amènera l'Empereur de Russie qu'il croit modéré, à l'autoriser à traiter la chose au nom de tous, ou admettre le mariage à tout ce qu'il devra venir à s'entendre.

Il pourra changer cette marche, si en accélérant le résultat, j'ai parlé de mon désir de partir, et de mes passeports, pour voir si on ne deviendrait pas plus facile, mais un mot de plus et je le rapporterai, car on n'a fait aucune observation pour me retenir. Mr de Metternich s'est borné à toujours répéter que l'Autriche devait maintenant à ses nouveaux alliés la même loyauté qu'elle avait eue vers nous, qu'elle devait surtout renoncer ainsi celle de l'Empereur Alexandre qui, avant même qu'il ait eu argument le bras à l'Autriche, l'en était toujours resté à elle, sur toutes les questions. Il a ajouté que pour lui, il était persuadé que nous étions de bonne foi dans nos propositions, mais qu'il était difficile de le persuader aux autres qu'il y ait ne pourroit expliquer d'autre manière pourquoi une chose qui était si raisonnable n'avait pas été

faite à l'époque où elle était acceptable.. ce n'est pas, a-t-il œuvre dit, ce n'est pas
"une paix Autrichienne que nous pouvons faire, il ne s'agit pas de nos intérêts
personnels, mais de ceux de l'Europe entière. nous avons alors positivement
dit ce que nous faisons pour qu'on n'ait pas avoué de dette. Nous ne pouvons
"que demander au fond tout à nos alliés, ce que nous pouvions exiger. Cet Imperateur
Napoléon dominait alors l'un mot la paix au monde. notre marche a été
"d'école, royale, réussie. aujourd'hui nous avons 150,000 soldats chez nous, nous
avons dans un état d'armes avec eux. la Russie et la Prusse ont fait un traité
avec la Suisse, ils ont des engagements avec l'Angleterre, nous n'en avons
pas encore avec ces deux puissances, et le 10, je vous le répète nous n'en avons
"pas avec personne. Ce n'est pas notre faute. Si vous n'avez pas voulu parler quand
nous vous en sollicitions. L'Imperateur d'Autriche n'a jamais voulu commander la
paix, il n'a voulu que la rendre faisable, en mettant dans la balance tous les
moyens pour appuyer les partis le plus modéré."

Je ne répète pas à V. E. tout ce que j'ai été dans le cas de dire à M^r de
Metternich sur le fond de ce question et sur les étapes et les difficultés qu'il
nous accuse d'avoir fait, parce que tout cela rentre dans ce que contiennent mes
instructions, et dans ce que j'ai déjà au moment de vous mandé.

M^r De Bubna que j'ai vu avant qu'il allât chez l'Empereur, et depuis
m'a assuré qu'il l'avait trouvé dans la meilleure disposition sur le fond
de la question à quelque détail près et fort disposé à bien parler à l'Empereur de
Russie, du reste il a fait la même réflexion que M^r De Metternich.

J'avais été exprimé chez M^r De Bubna avant qu'il allât chez l'Empereur
pour lui dire que j'avais mes propres, afin qu'il eût plus de moyen pour
combattre la mesquinerie de S. M. cela a produit son effet. Si les choses
s'arrangent il se rendra à Dresde, m'a-t-il dit mort sur vivant, depuis son arrivée,
il ne s'est pas pour aller chez l'Empereur, et il s'est remis au lit en entrant.

V. E. Voit que les choses n'en sont encore qu'au point qu'on avait
prévu: l'Autriche parlera à la Russie et à la Prusse. Si les dispositions
sont à la paix on régociera son signature, ou on rompra et je partirai, en
quittant Prague le ~~mardi~~ jour où l'Empereur Alexandre arrivera cela fera
toutes les convenances.

S. S. M^r De Metternich auquel j'avais dit à la fin de la
conversation que je me suis pas resté à Prague, m'a fait offrir une
demi heure après le château de Koniggratz appartenant à l'Empereur.
notre position n'est que plus convenable. Je m'y suis rendu et
le temps, et c'est dela que j'explique mon courrier. Le Gouvernement est
venu m'y rejoindre.

Koniggratz le 19 aout 1813. /.

Le Rue de la Vieille au Rue de Bâtonn.

Frayez, 11 aout 1h. du matin.

J'avois que cett urte de nos Soupirs comme
fléau potentiel que j'ai l'honneur d'adoucer à P.C., à
moins que M. le Metternich ne juge qu'il est de son intérêt
de faire rester ces personnes alliées qui veulent j'en allez pour
nous faire partie. Quelqu'un qui les approuve m'a dit qu'ils
redoutent notre séjour ici quand l'Emp^r Alexandre y
arrivera et courra avec l'Emp^r François.

Vous connuisez qu'on eut des très bonnes formes jusqu'au
dernier moment. On voudrait ce qui nous voit loin d'être
à cause de l'Exagération des Espoirs que la Société
entretient effectivement, mais elle tous ses moyens pas rapport
à nous et à nos intentions.

Beaucoup d'offices plus sont arrivés hier et aujourd'hui.
La note que vous recevez de remettre est un tour de force.
Nous n'avons eu deux heures pour la faire et l'expédier, dans
la crainte qu'on ne la refuse par inadvertance, car on peut s'attendre
à tout d'après ce genre, une fois que la première déclaration sera
lancée.

M^r le Metternich fait très bonne contenance quoique ne
croire plus qu'à la guerre. Il ne me l'est pas permis de juger les
intentions de M^r. Je vous avoue cependant que je ne m'attends
que à l'ordre de m'en aller si vous ne venez pas. Si il en
était autrement, veuillez penser à la position non prévue
dans laquelle je suis me trouver et m'indiquer ce que je devrais faire,
et y réfléchir.

M. Ed. de Roh.

Praga, 7 aout 1. h. du matin

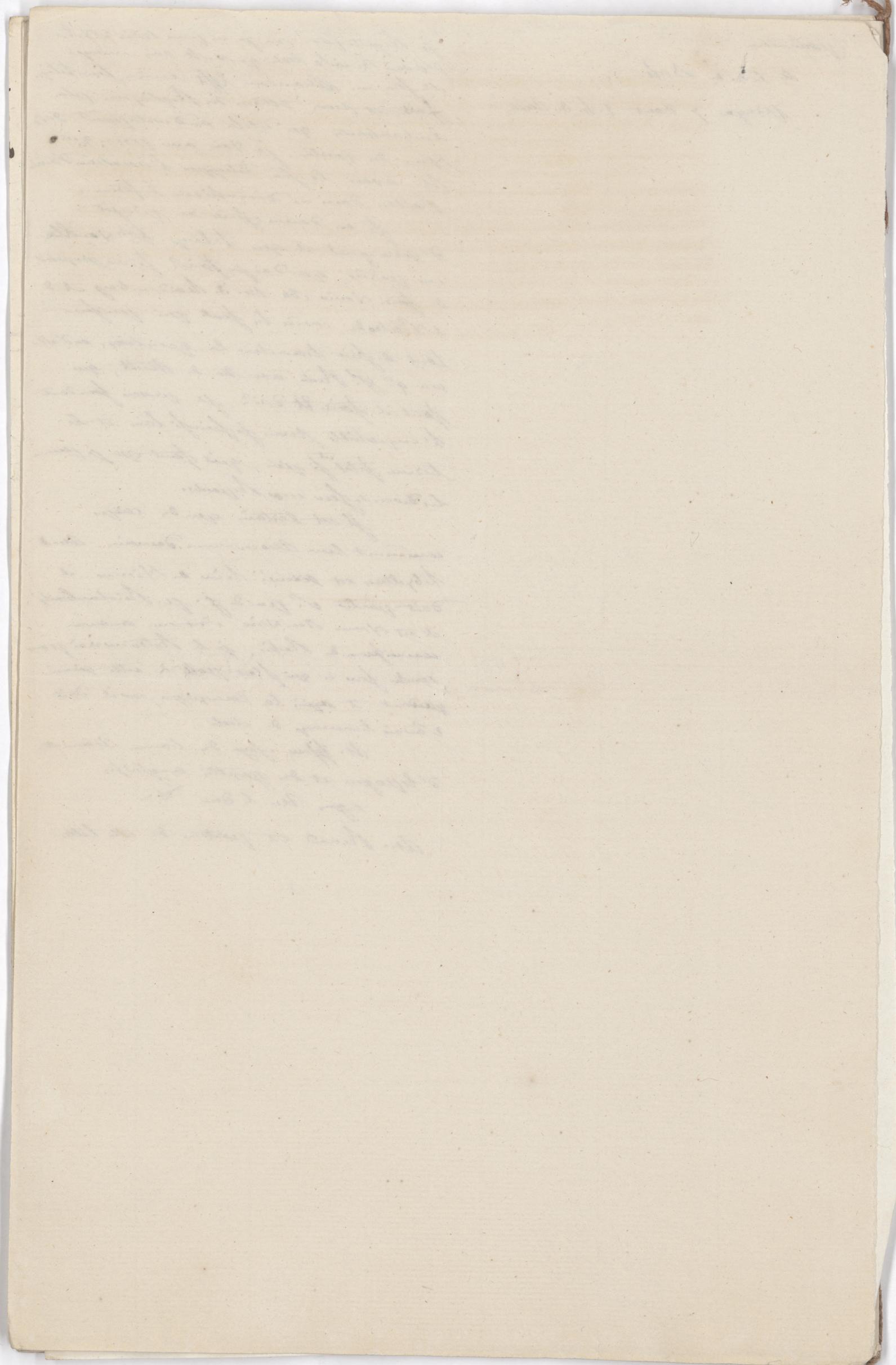
je Registe fdon que je m'ouvre brie à V.L.
d'avoir une brie que M. que envoie
elle pro un Alcazarais est un peu fatig
fat et pour attendre des reglages que
l'embarras que il a ete et n'avoit pas
plus de temps. je l'avois fait au plus que
M. avoan laissé le temps à l'occasions d'autre
affair dans un descriptio de faire.

si on donne feste au viager
d'arrangement et que le temps. fait quelque
un parle, que faire? si on propose
de faire. Voirs M. M. de Maistreburg et le
M. de N. coeur le fait que j'enfure
tout disoit transire la question, en d'aller
en q. q. g. de N. avec M. de Maistre, que
peut il faire et dire? je pensai pendant
l'improbable, mais je fuis j'aurai et le
terme fait si je n'en, que peut que j'en
les devoirs, peu mes besoins.

je et certain que de temps
encore le bon Alcazarais demander. M. de
Maistreburg est assisi leine de N. il
dait partie M. que de j. p. Maistreburg.
il est d'avis que N. est une femme
comme son de Roh, je le fuisse au moins
l'avoit fait qui j'est gallo à cette femme
pendant le temps la campagne, car il doit
pas avoir beaucoup de chose.

M. Japon offre de laisser Scandale
d'Alcazarais et du gazette anglaise
pour M. le due D.

M. Renuard est porteur de cette lettre



à Mr. W. de Beaufort

Prague le 16 juillet

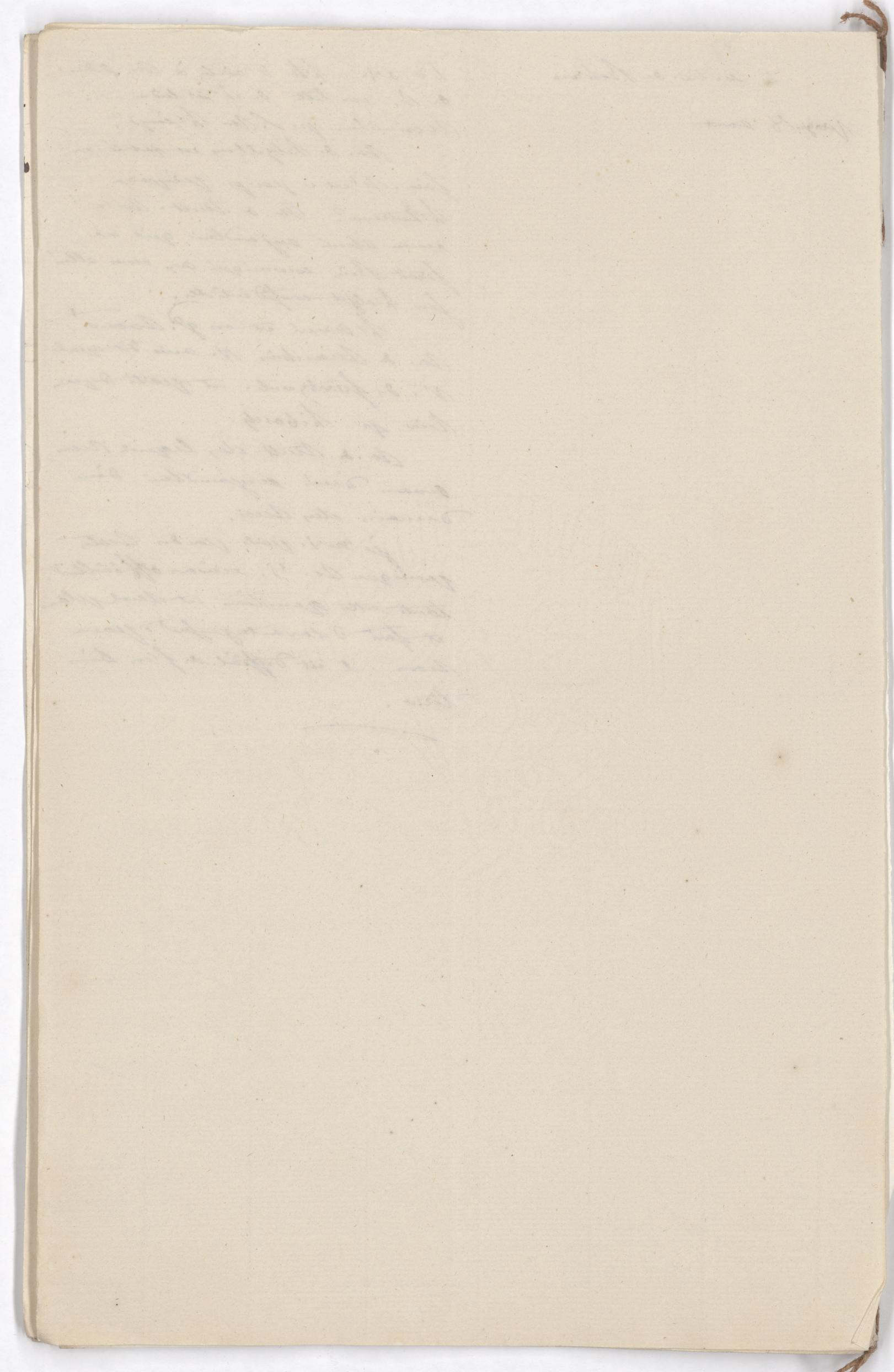
Le Dr. M. a écrit à Mr. Edouard de S. une lettre de laquelle je vous envoie p. l'Am. le ci-joint.

Mr. de Beaufort est parti en Suisse. N'est ce pas pr. Vézina et Stett? Mr. de Beaufort. Ces deux personnes sont-elles également des amis communs qui ont connu allors leur相识 confidentialles.

Il paraît que Mr. de Beaufort a écrit à Mr. de Marchais. Mr. de Marchais N. aura dit également à Mr. de Beaufort. Il paraît également que Mr. de Beaufort a écrit à Mr. de Marchais.

Mr. de Beaufort a écrit également à Mr. de Marchais. Il paraît également que Mr. de Beaufort a écrit à Mr. de Marchais.

je veux que je vous donne des détails
de ce que Mr. de Beaufort a écrit.
Toute cette question est assez flâne
et fait d'avantage que je ne veux pas.
Il est difficile de faire bien
ça.



1813. 9 aout
à Prague.

Le Due de France au Ministre des Relations étrangères.

M^r le Due,

Vous se que je puis me rappeler c'est que j'ai envoyé à l'Empereur et au prince de Neuchâtel tout ce qui étoit relatif à la convention d'amnistie.

équant aux termes des pouvoirs de M. le Collé, ils étaient dans la forme usitée et la plus exacte, mais avec l'indication, je crois, que l'amnistie étoit conclue dans le but de traiter de la paix, sous la médiation de l'autruche. Le Due de cette médiation se retrouve au surplus dans la réponse que m'a adressée M. le Nesselrode pour me dire pourquoi l'Empereur refusait de me recevoir comme l'avait fait demandé S. M. par le Due de Caraman.

Je joins ci une lettre pour M. le Général, si V. E. juge approprié l'envoyer, peut-être elle se trouvera-t-elle vous donnera-t-il une copie des pouvoirs qu'il servent.

De gré V. E. &c.

P. S. V. E. cette lettre de M. le Nesselrode.

11 aout 11 h. 1/2
Prague

Lettre de M^{me} le playneval à M^{me} le Due de Bassano

Monsieur,

Ma tunique arrive à l'instant. Je fais rappeler le courrier qui était déjà parti pour vous en informer. Le Due de Vicence est occupé à lire votre Décret, il me charge de vous dire que s'il croit que les Autrichiens ne se sont pas battus avec honneur, il fera un poste près de M^{me} de Metternich pour que la Déclaration soit considérée comme non avancée et qu'il fera venir au langage franchi à M. le C^{te} de Narbonne. Nous ne voulons pas retarder d'avantage l'avoir des pièces qui vous sont nécessaires. Un second courrier suivra celui-ci.

Signdé : Playneval

F. J. Du plénipotentiaire.

Je crains que mieux que ce que vous m'envoyez ne soit
puisse arriver tout tard.

